

# Chez les bouquinistes des bords de Seine Hugo, Lamartine, Baudelaire, et les Autres...



Le temps s'épanche en souvenirs. La plume s'attarde sur les bouquinistes parisiens ! Mes premières incursions dans la Ville Lumière. Mes premières dépenses, bonnement effectuées. Mes premières acquisitions artistiques, qui s'étaient gracieusement sur les coupures de billets. Toutes ces actions se sont déroulées, avec une ineffable joie, chez ces marchands sans équivalents.

Il y a plus de quarante ans, je foulais le sol de la planète parisienne, rempli d'anticipation et d'enthousiasme, l'esprit chargé d'images affectives de ces "boîtes vertes" posées le long des quais de la Seine, où les illustres noms de la littérature mondiale semblaient veiller sur le temps dans l'ombre de leurs énormes « écrins » de bois.

Par : Toufik ABOU HAYDAR

À peine mes bagages déposés, à Courbevoie, Square Henri Regnault, je dirige mes pas vers les quais de la Seine, chez les bouquinistes parisiens. *Le Lac*, de Lamartine, trotte docilement dans ma tête :

*« Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,  
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,  
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges  
Jeter l'ancre un seul jour ?*

*Ô lac ! l'année à peine a fini sa carrière,  
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,  
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre  
Où tu la vis s'asseoir !.. »*

Je monte à bord du bus à La Défense, et il me dépose au pont de Neuilly. En 1983, le terminus était précisément cette station. Une fois de plus, la noblesse d'un poème endormi se réveille en moi. Apollinaire :

*« Ouvrez-moi cette porte où je frappe en pleurant  
La vie est variable aussi bien que l'Euripe  
Tu regardais un banc de nuages descendre  
Avec le paquebot orphelin vers les fièvres futures.. »*

J'ai hâte de découvrir ces sanctuaires littéraires où les mots des grandes plumes reposent en paix, en attente des âmes curieuses pour leur offrir assistance. Le parfum singulier des pages anciennes, des tomes agréablement patinés par l'âge, embaumait mon impatience. J'attends sur les quais du métro. J'allume une Gitanes sans filtres. À cette époque, il était permis de fumer n'importe où, y compris à l'hôpital ou à bord de l'avion.

Dans ma poche, somnole un billet de "500 francs Pascal". Lors de l'échange avec le banquier local, ma surprise fut grande. Je m'attendais à recevoir des billets à l'effigie de Molière, en raison d'une brochure touristique obsolète. Cette brochure présentait un portrait du dramaturge, se tenant devant les loges d'un théâtre animé de spectateurs. Au verso, Molière observait la représentation d'une de ses œuvres. Les vers de Tartuffe résonnent en moi à ce moment précis...

*« L'amour qui nous attache aux beautés éternelles*

*N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles  
Nos sens facilement peuvent être charmés  
Des ouvrages parfaits que le Ciel a formés  
Ses attraits réfléchis\* brillent dans vos pareilles  
Mais il étale en vous ses plus rares merveilles... »*

La chenille mécanique figée sous les néons de la station, je veille à ne pas enfreindre les règles qui gouvernent les hiérarchies sociales dans les transports souterrains de Paris. La "Carte Orange", émise mensuellement, confère le privilège d'accéder à la "Première Classe" du métro moyennant un supplément approprié. La suppression de cette option, qui aura lieu en 1991, marquera la fin d'une époque de douce ségrégation dans les transports en commun parisiens.

De là, je prends le premier métro de ma journée. En réalité, c'est la toute première fois que j'emprunte le métro de ma vie. Lors de cet instant empli d'excitation et de découvertes à venir, à travers les tunnels mystérieux de la ville. Je contemple les gens qui s'agglutinent autour de moi. Une très jolie jeune femme aux éclats foncés se tient debout près de la barre, faute de place assise. Baudelaire est présent. Je ne peux résister à la tentation de répéter ses vers, extraits du poème "Le Serpent qui Danse" :

*« Que j'aime voir chère indolente  
De ton corps si beau  
Comme une étoffe vacillante  
Miroiter la peau*

*Sur ta chevelure profonde  
Aux âcres parfums  
Mer odorante et vagabonde  
Aux flots bleus et bruns... »*

Les stations défilent à toute allure. Le temps s'écoule, laisse derrière lui une traînée de souvenirs poétiques. Une délicieuse brise d'enthousiasme souffle dans mon esprit. Mon impatience est grandissante. J'attends avec fébrilité de me retrouver face à ces marchands des quais de Seine qui portaient le surnom de "gueules à la boîte à bouquins". Ces gardiens du temps solitaire, sont sûrement déjà en place à cette heure matinale. Parmi les passagers qui se trouvent autour de moi, l'un d'eux attire particulièrement mon attention : il présente une étonnante ressemblance avec Victor Hugo.



William Parrott *Le Quai de Conti* (États-Unis 1846). Avant les travaux haussmanniens, les boîtes étaient de couleur marron et ressemblaient à des valises. Leurs propriétaires les ramenaient chez eux.

Cette rencontre inopinée me rappelle une anecdote au sujet de Hugo. Au lycée, circulait la légende d'un individu qui aurait écrit une lettre d'éloges à un poète, et sur l'enveloppe, il avait inscrit les mots "Au plus grand poète de la terre". Cette lettre avait voyagé à travers le monde, et à chaque fois qu'un poète la recevait, il la renvoyait au facteur en disant qu'elle devait être remise à un autre, car il se jugeait moins méritant que son destinataire. Finalement, lorsque l'enveloppe avait atteint Victor Hugo, l'auteur des "Contemplations" avait déclaré au facteur que cette lettre ne lui était pas destinée, mais qu'elle devait être définitivement remise à Lamartine.

À mon humble avis, Victor Hugo aurait bien fait de garder cette lettre, car elle aurait été un témoignage perpétuel de son statut de "plus grand poète de la terre".

Je détourne mon regard. Au sein de mon silence, résonnent quelques vers de Hugo :

*« J'ai bien assez vécu, puisque dans mes douleurs  
Je marche sans trouver de bras qui me secourent  
Puisque je ris à peine aux enfants qui m'entourent  
Puisque je ne suis plus réjoui par les fleurs... »*

*Puisque l'espoir serein dans mon âme est vaincu  
Puisqu'en cette saison des parfums et des roses  
Ô ma fille ! j'aspire à l'ombre où tu reposes  
Puisque mon cœur est mort, j'ai bien assez vécu. »*

Mon voyage prend fin. Je quitte les profondeurs de la terre et remonte à la surface, émergé dans un tout nouvel environnement.

Une fine pluie, inoffensive, caressait doucement la ville. J'ouvre mon parapluie et me réfugie sous ses ailes. C'est alors que Paul Verlaine effleure mes pensées :

*« Il pleure dans mon cœur  
Comme il pleut sur la ville  
Quelle est cette langueur  
Qui pénètre mon cœur ? »*

*Ô bruit doux de la pluie  
Par terre et sur les toits  
Pour un cœur qui s'ennuie  
Ô le chant de la pluie ! »*

Grâce à un tiers du billet de 500 francs, j'acquiers un bon panel d'ouvrages d'un âge avancé : un Rimbaud, un Aimé Césaire, un Bob Kaufman, un Mallarmé, une Lola Ridge... Tandis que dans mon portefeuille, je transporte désormais trois billets de banque, chacun orné de deux magnifiques tableaux.

Le premier, un "200 francs Montesquieu", arbore le portrait du philosophe des Lumières, avec des armoiries et une allégorie de "De l'Esprit des lois" au recto, et au verso, le même portrait ainsi que le château de La Brède, son lieu de naissance.

Le deuxième est un Billet de 100 francs Delacroix, présentant l'autoportrait du célèbre peintre du XIXe siècle en compagnie d'une portion de son chef-d'œuvre "La Liberté guidant le peuple" d'un côté, et au verso, le même autoportrait de Delacroix, tenant une plume d'oie.

Enfin, le dernier billet, d'une valeur de 50 francs, affiche le portraitiste pastelliste du XVIIIe siècle, Maurice Quentin de La Tour, devant la majestueuse façade principale du château de Versailles au recto, tandis que le verso le place en face de l'hôtel-de-ville de Saint-Quentin, sa ville natale.

Je rentre à la maison. C'est ainsi que les voyages prennent naissance, quelque part dans le cours de la vie.